

“UN COCON D’INDIFFÉRENCE” QUELQUES PROFILS DE L’ENFANCE DANS LE LABYRINTHE DU MONDE

par Paul PELCKMANS (Université d’Anvers, UFSIA)

Souvenirs pieux ni *Archives du Nord*¹ ne proposent une réflexion suivie sur l’enfance. Qui y inventorie ce “thème” découvre quelque cinquante notations souvent très incidentes et que Marguerite Yourcenar n’a pas dû s’attendre à voir rassemblées un jour. Il n’est d’ailleurs pas sûr du tout qu’elle aurait vraiment apprécié l’opération ; tel quel, cet ensemble un peu fortuit m’a paru rejoindre à sa façon une posture caractéristique de l’œuvre qui n’est peut-être pas son profil le plus flatteur.

Que la moisson soit peu abondante, le contraire serait plus surprenant. Cette rareté est celle des documents : les portraits de famille montrent plutôt des visages adultes, les quelques faits et gestes consignés documentent des carrières, des alliances ou des achats de domaines. Aussi les notations du *Labyrinthe* sur l’enfance transcrivent-elles peu de faits dûment attestés. Marguerite Yourcenar détaille plutôt certaines scènes telles qu’elles *ont dû* se passer. Soit le départ du trisaïeul Michel Daniel pour l’émigration :

la famille est censée se rendre à Spa pour prendre les eaux. Thérèse tient sur ses genoux son petit Charles Augustin encore à la mamelle ; la bonne se met derrière avec des paquets. Comme toujours, un sac égaré, un enfant qui veut redescendre pour ramasser sa balle ou pour un pressant besoin retardent le départ. (*EM*, p. 1001)

Le Labyrinthe du monde propose ici et ailleurs une reconstruction du plausible, qui fait état d’un cours ordinaire et apparemment immuable des choses. Si la documentation lacunaire ne permet guère de faire autrement, on n’a pas l’impression que Marguerite Yourcenar le regrette. Nous sommes très loin des psycho-logiques infiniment

¹ Je me limite en effet aux deux premières parties du *Labyrinthe* (texte des *Essais et Mémoires*). *Quoi ? L’Éternité* s’organise – au moins en partie – autour de l’enfance de Marguerite et demanderait donc une approche moins “sérielle”, ce qui n’implique d’ailleurs pas nécessairement qu’elle aboutirait à des conclusions très différentes....

changeantes de certaine histoire des mentalités², pourtant très populaire dans les années soixante-dix. Les historiens, à l'époque, s'efforçaient de découvrir, pour chaque étape du passé, des façons d'être et des paysages mentaux foncièrement différents des nôtres ; il serait bien sûr absurde de reprocher à Marguerite Yourcenar d'avoir parié plutôt sur l'homme éternel. Reste qu'on peut se demander si les constantes qu'elle reprend le plus volontiers ne nous édifient pas aussi sur certain penchant propre de son œuvre.

Les enfants de Michel Daniel lui compliquent "comme toujours" son départ. À y regarder d'un peu près, les enfants, quand le texte les évoque au détour d'une phrase, figurent souvent une gêne ou une complication. Pendant le séjour de Saint-Just à Marchienne, "Anne-Marie aura eu fort à faire pour prévenir les indiscretions des enfants" (*EM*, p. 768) : ils risqueraient de trahir la cachette du prêtre non assermenté. À Suarlée, pendant les dernières semaines de Mathilde, "on [...] aura enjoint [à ses enfants] de ne pas faire trop de bruit pour ne pas déranger maman qui était malade" (*EM*, p. 808).

Notations anodines, évidemment quelconques ; on ne rencontre pourtant jamais la perspective inverse, une scène égayée ou rendue plus attendrissante par la grâce d'une présence enfantine. Corrigeant une de ses imaginations de jeunesse, Marguerite Yourcenar estime peu probable qu'il ait pu y avoir

un sentiment tendre entre le beau Saint-Just et Anne-Marie [...]. Même si Anne-Marie a eu d'assez beaux yeux pour des yeux de province, il est douteux que cette femme d'un ci-devant des Pays-Bas autrichiens [...] ait fait éprouver [à Saint-Just] cet émoi voluptueux qu'une jeune mère entourée de ses enfants inspirait conventionnellement aux roués de l'époque. (*EM*, p. 772)

L'émoi devant la jeune mère, dans la littérature du XVIII^e siècle, concerne la tradition sentimentale bien plus que le roman libertin ; l'argument opère un fort curieux amalgame, facilité sans doute par le fait que Saint-Just avait contribué au second genre, mais dont l'effet le plus clair est de toute façon de réduire toute admiration pour la "jeune mère entourée de ses enfants" à un sentiment "conventionnel". Saint-Just n'est au demeurant pas le seul à se montrer sur ce point foncièrement insensible. Deux générations plus tard, Arthur de C. de M. est un "homme qui évidemment n'aimait pas les enfants" (*EM*,

² Pour une confrontation systématique entre l'œuvre de Marguerite Yourcenar et la "nouvelle histoire", cf. Jacques BODY, "Marguerite Yourcenar et l'École des Annales : Réflexions sur le 'possibilisme'", *Roman, histoire et mythe dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, M. et S. DELCROIX éd., Tours, SIEY, 1995, p. 49-57.

“Un cocon d’indifférence”

p. 902) et qui impose donc, au seul repas qu’il prend chaque jour en commun avec les siens,

un silence de chartreux. [...] Les enfants n’ont le droit d’ouvrir la bouche que si papa leur a d’abord posé une question, ce qu’il se donne rarement la peine de faire [...]. Mais ces repas muets étaient, semble-t-il, de tradition à Suarlée. Le journal de la grand-tante Irénée indique que, cinquante ans plus tôt, les quatre demoiselles Drion se tassaient à table. (*EM*, p. 883-84)

D’autres adultes, bien sûr, sembleraient, pour leur part, “aimer les enfants”. Tout se passe comme si, par les biais les plus divers, la qualité de cet amour était à chaque fois sujette à caution. Fernande, qui n’aura pas le temps de se montrer une bonne mère, aura vraiment voulu son enfant ; ce désir qui aurait pu être uniment émouvant comporte lui aussi son côté conventionnel :

j’en viens à me demander si ce désir de maternité, exprimé de temps à autre par Fernande en voyant une paysanne donner le sein à son nourrisson ou en regardant dans un musée un bambin de Lawrence, était aussi profond qu’elle-même et Michel le croyaient. [...] [L]a venue [de l’enfant] était inséparable des layettes bleues et roses, des visites de relevailles reçues en négligé de dentelles ; il était impensable qu’une femme comblée de tous les dons n’eût pas aussi celui-là. En somme, l’enfant consacrerait la pleine réussite de sa vie de jeune épouse, et ce dernier point n’était peut-être pas sans compter pour Fernande, mariée assez tard, et qui le 23 février venait d’avoir trente et un ans. (*EM*, p. 717-18)

Les rapports entre l’accouchée et son bébé se réduisent en l’occurrence à quelques jours ; reste que le texte ne s’efforce aucunement à atténuer quelque peu ce vide et qu’il s’acharnerait même plutôt à en proposer une version aussi dépouillée que possible, voire à y inscrire une part de refus :

La mère trop exténuée pour supporter une fatigue de plus détourna la tête quand on lui présenta l’enfant. (*EM*, p. 722)

On voit mal quelle tradition de famille aurait pu transmettre pareil instantané à la future académicienne ; celle-ci, une fois de plus, a dû croire transcrire un cours ordinaire des choses...

La mère de Fernande – on me permettra de suivre plutôt l’ordre du texte que celui des générations – est peut-être morte des suites d’une onzième grossesse. Auparavant, “il est sûr que, comme presque toutes les femmes, elle aime les enfants” (*EM*, p. 788) ; l’évocation détaillée

de cet amour semble le regarder d'un peu haut. Les enfants de Mathilde,

les premiers surtout, lui auront procuré ces joies souvent plus délicieuses pour son sexe que la volupté elle-même, plaisir de laver, de peigner, d'embrasser ces petits corps qui contentent ses besoins de tendresse et ses notions de la beauté. (*EM*, p. 788-89)

Sa petite-fille pratique apparemment des "notions" moins sommaires. Elle précise aussi quelques lignes plus bas, avant de reconstruire d'autres ruminations maternelles de Mathilde, qu'on peut aussi "la supposer très sotte, ce qui est toujours possible" (*EM*, p. 789).

Le cousin Octave Pirmez a dû en penser presque autant. On le voit d'abord surpris d'apprendre que son oncle mourant espère retrouver sa fille défunte au ciel :

" Et puis, peut-être reverrai-je ainsi ma chère fille..."

Ni la fillette avec laquelle il jouait dans les allées bien ratissées, ni la jeune femme presque toujours épaissie par une maternité [...] n'ont beaucoup retenu l'attention d'Octave. Mais l'insignifiante Mathilde s'ennoblit tout à coup, puisque l'espoir de la revoir au ciel console cet homme qui meurt. (*EM*, p. 815)

Par la suite, ce cousin un peu prétentieux se montre plus ouvert à l'enfance. Encore le texte lui reconnaît-il surtout "le don d'apprivoiser les enfants" (p. 839), c'est-à-dire en somme de s'entendre avec eux sans trop de problèmes³. Son intérêt senti, à tout prendre, semble plus esthétique que proprement affectueux. On s'effare de le voir rêver, au large de Capri, une belle mort qui coûterait la vie de quelques *putti* :

il se confiait sur cette mer dangereuse à l'habileté des petits bateliers de la *Marina Grande*. Si la barque avait sombré, le courant aurait fini par ramener son corps et celui des enfants sur une plage de l'île ; que de larmes, que de prières des mères italiennes pour leurs fils... Aurait-on prié pour lui ? Mais peu importe : les enfants eussent déjà entraîné son âme auprès du trône de Dieu. On accepterait de sombrer de la sorte. (*EM*, p. 837-38)

Octave se montre surtout sensible au charme d'enfants qu'il admire d'un peu loin, mariniers italiens, "petits garçons du garde-chasse" (*EM*, p. 857) ou, "sur les bords de la Sambre, [...] enfants du village pêchant à la ligne" (*EM*, p.862). On ne voit pas que cet idéaliste timoré s'inquiète jamais pour de bon de la misère de ces démunis. Rémo,

³ Amusons-nous, sans plus, à constater qu'une page plus loin, "Octave promet au jeune Marc un de ses animaux apprivoisés" (p. 840)...